

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Avril sous roche

Hélène Thibaux

Volume 44, numéro 4 (258), novembre 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33026ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thibaux, H. (2002). Compte rendu de [Avril sous roche]. *Liberté*, 44(4), 212–214.

Avril sous roche

Hélène Thibaux

André Romus, **Avril sous roche.**, Luxembourg,
PHI / Trois-Rivières, Les Écrits des Forges,
coll. « G.R.A.P.H.I.T.I », 2001.

Né d'un appétit de vivre que la vie ne peut éteindre, *Avril sous roche* est à sa manière un récit d'aventures.

D'abord, aventure d'un dépaysement dont le choc impose une rencontre avec soi. Un cataclysme d'émotions jusque-là enfouies, bouleversant les repères, se projette dans la nouveauté du paysage. Aventure amoureuse, encore : entre l'image dressée sur le fleuve et l'ascenseur qui égrène le vertige des adieux, s'offre une autre planète à parcourir avec ses pièges et ses merveilles. Aventure enfin d'un langage qui s'éclate sous la pression du renouveau et secoue l'arbre à mots jusqu'à la limite de sa résistance.

Sans renoncer à l'ironie d'un regard intérieur encore lucide, le poète se lance, avec une pétulance de jeune homme, dans l'exploration de sa *Patrie d'aliéné*. Le bouleversement intime fait sauter les barrières de la peur, reculer les risques de la souffrance et l'ombre de la mort tandis que l'éternité vient se confondre à « cet instant mortel – où voyager entre deux îles... » Dès lors, l'impossible trouve son nom. En une bienfaisante débâcle, le voyage amoureux transforme le corps écartelé en un archipel de sensations qui remettent en cause les contraintes de l'espace et du temps : les frontières s'effacent, la pluie si solide qu'on s'y adosse, monte du fleuve, le feu se liquéfie, la sueur s'épaissit en sillons tandis que le silence parle : « j'apprends sur ton épaule / les mots fugaces / de notre silence ». Dans l'intensité du moment, aux confins extrêmes de la douleur et du plaisir, « aimer est un long meurtre / où mourir où renaître ».

Principe de désordre, source de paradoxe et de rajeunissement, l'émotion bouscule les marques, entraîne les mots dans une danse qui les emporte au-delà de leur sens. Eux aussi s'entrechoquent au hasard des rencontres « ma soif... hirsute... périls mortels des tropiques, des yeux du rire... » Pour décrire l'itinéraire d'un séjour dans « ces limbes en flammes entre vertige et mort... » D'A (sile) à Z (oo) multiplie anagrammes, déconstructions, jeux de syllabes désamorçant la bombe du langage. Guerre ou feu d'artifice ? L'un et l'autre : la tragédie et la fête s'y mêlent avec une indifférence paradoxalement sauvage. Libérés, les mots entre démente et gratuité frôlent les angoisses et démasquent les pudeurs. Au détour, s'exprime un plaisir juvénile à provoquer l'insolite et la drôlerie comme si le

monde tout à coup avait conquis la légèreté où s'exorcisent les déchirures et les émerveillements.

Le jeu, apparemment anodin, ouvre cependant une voie à la vérité intérieure : « dans son rêve, l'un après l'autre, les murs se dénouent, le feu reconnaît sa cendre, la nuit, ses simulacres ; et son réveil érige l'ultime statue des orages, sans autre souvenir que festin de syllabes... »

C'est une banalité de voir dans la poésie une exploration de soi et du monde, de faire de la manipulation du langage un instrument de découverte. Ce qui est moins commun, c'est de se trouver devant des textes où ces notions cessent d'être métaphoriques et d'être entraînés à *perdre le Nord* en suivant le tracé de la géographie divagante d'un corps exposé à la passion. C'est littéralement qu'il est devenu un espace autre, inconnu, ouvert à tous les chemins et que, dans les méandres de sa découverte, les tabous, les vagues de honte, les peurs primitives se sont effacés. Dans la naïveté des élans, des aveux, du désordre, la vie a reconquis toute sa fraîcheur.

Qu'importent le sentiment de l'âge, le spectre de la mort, le temps même qui s'en va, rien ne peut altérer le goût d'un présent intensément vécu. Avoir déjà fait le tour des joies et des peines ne diminue pas l'enivrement de se livrer tout entier à ce printemps secret que libère l'écriture. C'est bien le charme de ce recueil d'accueillir, entre le songe et la mémoire, la plénitude d'une vie avec ses bonheurs et ses meurtrissures et de proclamer en chacun de ses moments que son auteur « n'aura rien demandé d'autre au jour, n'aura rien reçu d'autre de la nuit : ces arrêts sur image pour tout voyage, ce pain rompu pour tout festin ».